

XYZ. La revue de la nouvelle

Addüs, ou la mémoire du Maure

Dominique Blondeau



Numéro 135, automne 2018

Armes : gâchette, poison, terreur et séduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blondeau, D. (2018). Addüs, ou la mémoire du Maure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (135), 45–48.

Addüs, ou la mémoire du Maure

Dominique Blondeau

J'ÉTAIS ASSISE à une terrasse, sous un platane. Il faisait chaud. L'air, saturé de lumière brumeuse, fleurait bon le jasmin. Le chèvrefeuille. Au loin, la mer vagabondait, les vagues batifolaient. Je me sentais bien, comme chaque fois que j'abordais un pays méditerranéen. L'Andalousie, chère à mon cœur. J'en étais là de mes pensées oisives quand une femme s'était arrêtée devant moi, me devisageant. J'avais l'impression qu'elle me connaissait. J'allais me lever et partir quand elle tendit la main, s'assit en face de moi, sans que j'aie eu le temps de me ressaisir. Nous nous observions, nous nous taisions. Derrière son dos des gens, fatigués, circulaient, des enfants couraient, criaient. L'inconnue profita de cette distraction pour chuchoter son prénom. Anna. Elle me demanda si j'étais une touriste ou si je voyageais pour affaires. Affirma qu'elle ne m'avait jamais vue dans la ville. Étonnée de cette dernière réflexion, je l'observai davantage. Elle me sourit, ajouta sourdement qu'elle devait me conter l'histoire de Addüs, un homme qui s'était perdu dans une galerie, non loin de la place où nous nous trouvions. J'aurais dû partir, laisser Anna à ses élucubrations, mais quelque chose en elle me retenait. Me fascinait. Était-ce la teinte ardoisée de ses yeux, la blondeur très pâle de ses cheveux, qu'elle portait longs, torsadés sur la nuque ? Son teint terreux présageait une santé précaire. Elle n'était plus très jeune. À l'un de ses doigts flétris s'enroulait un anneau d'or. Ma curiosité piquée, je la laissai aller au désir de parler, m'interrogeant sur l'identité de cet homme qui n'avait pas retrouvé son chemin. Cela s'avérait inconcevable : nous ne vivions plus en ces temps reculés où les boussoles dirigeaient les voyageurs. Elle dut remarquer mon effarement moqueur, le corrigea en m'affirmant que, parfois, au fond de la galerie, on entendait les gémissements de cet homme, Addüs. Une légende comme il y en a tant, me dis-je pour me rassurer. L'histoire d'Anna

ne valait pas la peine que je perde mon temps à l'écouter. Au loin, la mer et ses vagues turbulentes m'invitaient à parcourir le littoral.

Pourquoi avais-je suivi Anna, qui serrait nerveusement ma main, plutôt que de me diriger vers l'eau impétueuse ? Elle m'entraîna presque de force dans une ruelle aux pavés défoncés, que plus personne ne semblait emprunter. Nous marchâmes jusqu'à un amas de pierres que le temps avait accumulées, tels les décombres d'une maison abandonnée à la suite d'un cataclysme. Assiégée, en état de guerre. Il est là, murmura Anna, hypnotisée par le lieu chaotique. Le soleil cognait sur les pierres délabrées, je n'y voyais pas grand-chose. Je n'entendais que les paroles incohérentes d'Anna, qui me rappelaient les propos extravagants d'une femme déséquilibrée, obsédée par le souvenir d'un amant qu'elle aurait aimé, ne se résignant pas à l'oublier. Elle m'assura que Addüs avait jailli d'un siècle d'antan, celui de villes conquérantes où non seulement rutilaient les ors limpides, les pierres dures, mais aussi foisonnait le savoir raffiné d'une civilisation plusieurs fois millénaire. Un soir de grand vent brûlant, Addüs s'était présenté à elle, qui rassemblait des tableaux : il quémandait l'hospitalité. Une cruche d'eau, une poignée d'olives, l'avait-il suppliée. Addüs, épuisé, s'était écroulé à ses pieds. Il arrivait d'une oasis où personne n'approuvait son besoin de se désaltérer à des sources plus fécondes. Les filles appréhendaient sa présence, les femmes redoutaient son langage, les hommes méprisaient sa tournure d'esprit, réprouvaient son comportement arrogant qui était celui d'un fou, auguraient-ils, superstitieux. Au crépuscule d'une nuit nouvelle, muni de quelques hardes, d'une gourde d'eau, d'un sac de dattes, il s'était résolu à fuir. Ne sachant où aller, il avait suivi la trajectoire d'une étoile qui l'avait guidé vers Anna. Incrédule, je me moquai d'elle. Encore un, pensais-je, qui s'était pris pour un prophète ! Le regard avide, elle me scrutait, attendant qu'à mon tour je m'exprime sur le personnage qu'elle me décrivait, tel un fantôme qui tient compagnie aux ladres nocturnes d'une forteresse désertée depuis que le monde ne

croit plus en rien. Surtout pas aux mânes venus s'abriter sous les pierres disjointes d'une galerie. L'arme de l'aliénation, de l'orgueil blessé, l'arme au tranchant unique n'offensant que le réfractaire. Anna, qui s'était recroquevillée devant une ouverture obscure, formée de deux énormes pierres, n'était pas de ceux-là. Sans condition, elle avait porté secours à un homme affamé, assoiffé. Désorienté. Soudain, je me souvins qu'elle avait parlé de tableaux qu'elle classait lorsque Addüs, épuisé, s'était écroulé à ses pieds. Donc, à un moment donné de sa vie, l'art l'avait intéressée. Cependant, il était impossible que cela fût durant la prospérité de la ville, des siècles auparavant. Méfiante, je la regardais. Qui était cette femme défraîchie qui ne vivait plus au rythme de notre époque trépidante, prostrée devant les ruines d'une galerie ? D'où était-elle issue ? S'était-elle évadée d'un hôpital psychiatrique ? À quel moment avait-elle cerné l'histoire de Addüs, qui s'avérait invisible depuis qu'il avait fui l'oasis de l'enfance ? Quel message avait-il transmis à Anna en s'exhibant sous forme de lare ? L'arme de l'invisibilité, l'arme infailible de la séduction, ce qu'avait compris Addüs, ne désirant pas repousser Anna ni la compromettre dans une épopée sans fin. Néanmoins, je concevais mal qu'elle le situât dans un siècle opulent, lui qui s'était échappé d'une humble oasis. J'étais prête à exiger quelque explication. Je tournai la tête vers Anna, mais ne la vis pas. Là où des secondes plus tôt son corps se tassait, un infime agglomérat de cailloux brûlés par le soleil bosselait le sol. Seul un anneau étincelait parmi cet amoncellement. Je levai les yeux. Le ciel virait au bleu cobalt, un de ces bleus qui annoncent une soirée chaude, parfumée de luxuriantes senteurs, libérées par une journée torride. Puis, revenant à moi, j'aperçus une silhouette qui s'effrita dès que je la repérai. L'écho d'un gémissement plaintif abîma le silence d'un lieu qui ne livrerait jamais le secret de cet homme pathétique, pas plus que le secret d'Anna qui s'était laissé prendre au piège d'une arme efficace : celui du charme invisible, nonchalante envoûtante, que le temps opère pour charrier des fables où l'amour d'un homme pour une femme

n'est que la poursuite de son propre reflet miroité. Anna avait aimé Addüs tel qu'il rêvait de se construire et non l'homme qu'il était, englouti loin de son existence oasienne. Au fil des ans, la rupture d'avec le songe avait démantelé sa raison. Sa propension à vouloir atteindre l'inaccessible lui avait fait perdre Anna, si présente dans la vie quotidienne.

L'invisibilité se révèle une arme redoutable où l'imagination crée des situations chimériques jusqu'à dévorer la mémoire d'un homme, errant dans les méandres pervers de siècles autrefois portés par de glorieux conquérants. L'un d'eux, Addüs, avait-il renoncé à quitter les lieux dépeuplés de ses semblables, prisonnier d'un bonheur fervent où se répandait le parfum capiteux d'une femme, Anna, aujourd'hui visible à moi seule ? Avait-elle narré à d'autres son étrange périple dans un univers inapte à démêler les déboires d'un homme qui s'était transformé en un inatteignable lémure, en un symbolique manant ? S'était-il englué dans le regard d'Anna, arme irradiante, ne pouvant se séparer d'elle, se métamorphosant en un personnage pictural et n'ayant jamais repris sa forme initiale ? Avait-il seulement existé ? Ou bien, gardien intemporel de la galerie effondrée de sa compagne, utilisait-il l'arme ultime de la défaite pour attirer, apitoyer les quidams étrangers à la ville ? Je refusai de m'interroger sur les raisons d'Anna, qui avait fait de moi sa confidente, relatant cette anomalie spectrale du temps qui la séparait de Addüs. Avais-je été l'arme conciliatrice de leurs retrouvailles ? Accablée de doute, je rejoignis la ruelle et me dirigeai vers la mer, vers ses vagues propices à effacer toutes les armes dessinées dans le sable.